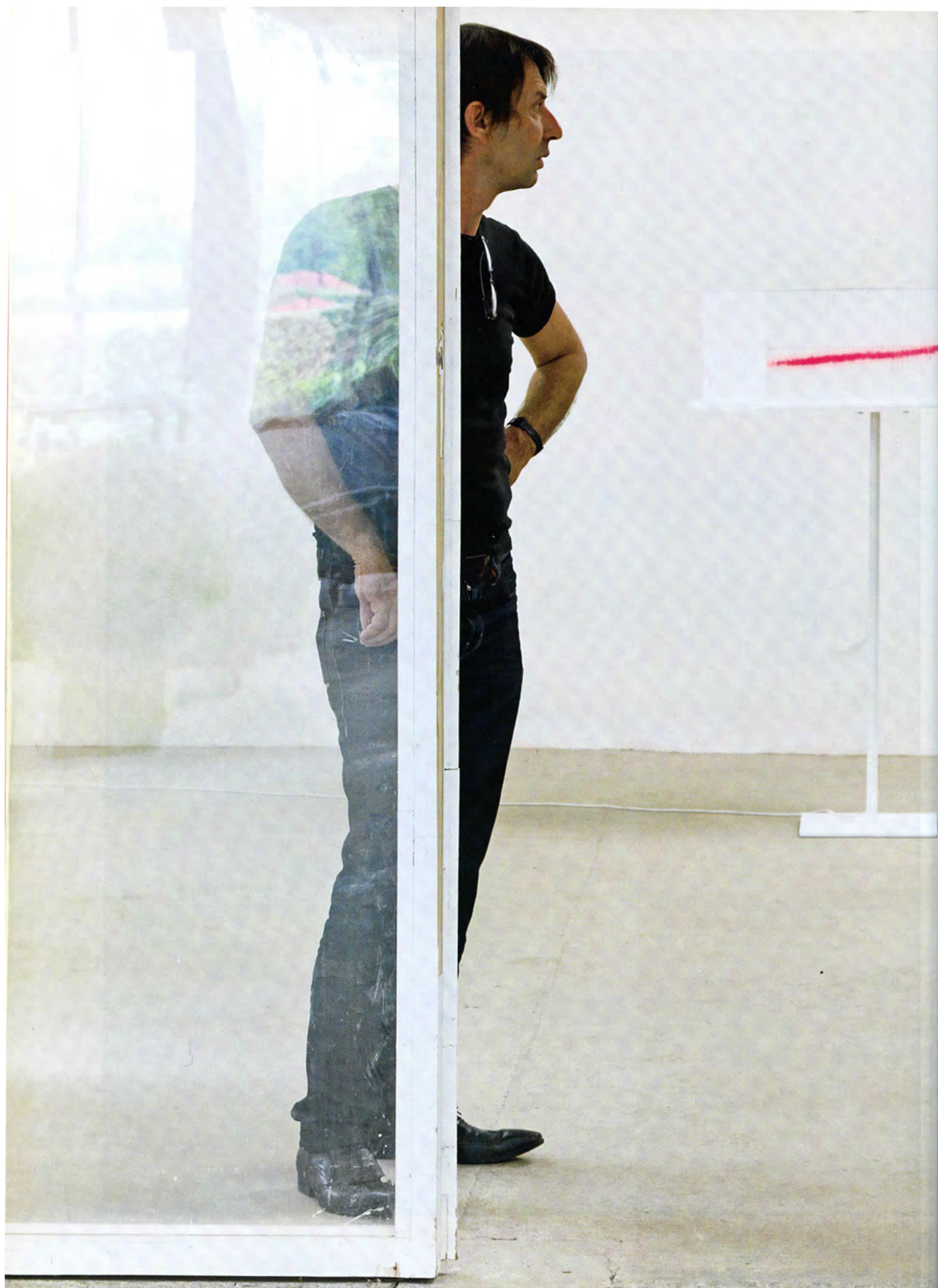




visite
d'atelier

Didier Marcel est le lauréat du Prix Prince Pierre de Monaco et l'un des quatre artistes sélectionnés pour le Prix Marcel Duchamp. Visitez chez un homme qui moule les labours et les troncs d'arbres et qui joue brillamment avec le vocabulaire de la sculpture.

Didier Marcel, sculpteur de la terre

texte Damien Sausset photos Philippe Chancel



Comme tout atelier situé en province, celui de Didier Marcel est immense, occupant une ancienne marbrerie divisée en lieu d'habitation et espaces de production. Il n'est pas le seul à bénéficier d'une telle qualité d'espace de travail. Peu de personnes savent combien Dijon est une ville dédiée à l'art contemporain. Yan Pei-Ming réalise ses tableaux monumentaux à

quelques rues de là et non loin se trouve le Consortium, centre d'art contemporain dirigé avec brio par Xavier Douroux, Franck Gautherot et Éric Troncy. Didier Marcel aime cette Bourgogne à la fois si proche et si éloignée de Paris. Se tenir à une distance respectueuse du milieu de l'art n'est pas pour lui déplaire. Il en a évidemment payé le prix. Longtemps, avoue-t-il, ses œuvres ne se vendaient pas, ou si peu. Il aura fallu une exposition événement (au musée d'Art moderne de Strasbourg en 2006) et l'acharnement de son galeriste, Michel Rein, pour qu'il puisse désormais envisager l'avenir avec plus de sérénité. L'actualité chargée de cet automne sonne donc comme une consécration : il est le lauréat 2008 du Prix international d'art contemporain de la Fondation Prince

Pierre de Monaco et a été sélectionné pour le Prix Marcel Duchamp. Dans un éclat de rire, il avoue n'avoir jamais douté. Non pas que Didier Marcel appartienne à cette catégorie d'artistes à l'ego démesuré. Au contraire, durant notre rencontre, il s'amusera des prétentions de certains collègues s'imaginant être le Picasso du XXI^e siècle à la suite d'une ou deux idées originales. Une œuvre ne se construit pas ainsi. Il y faut du temps, du recul et une certaine distance avec les modèles dominants tout autant qu'avec les caciques du milieu.

Vers le monumental

Et si ses œuvres possèdent actuellement un indéniable caractère monumental, il n'en fut pas toujours ainsi. Question de moyens de production, question aus-

Ci-dessus, à gauche : *Sans titre (tréteaux)*, 2006, résine acrylique, flocage polyamide, métal chromé, 150 x 88 x 62 cm.

À droite : *Sans titre (labours)*, 2006, résine polyester, résine acrylique, fibre de verre, 218 x 322 x 50 cm chacun (Courtesy galerie Michel Rein, Paris. ©André Morin).

Page de gauche : Didier Marcel dans son atelier (©Philippe Chancel).

visite d'atelier



vres anciennes, avortées ou en cours de finition. Les débats théoriques cèdent soudain la place aux explications techniques, notamment pour ses moulages.

Une métaphore de la sculpture

En 2006, il réalisait plusieurs empreintes de labours dans un champ, ensuite transformées en un tableau imposant. L'effet était saisissant. Le regard s'interrogeait : simple appropriation d'un morceau de réel (une terre épaisse retournée) ou travail pictural outrancier ? La terre était redressée, l'horizon devenait vertical. Il ajouterait, lors d'une interview : « Les « labours » sont nés d'une intuition, d'une question : celle de prélever un motif qui soit à l'échelle du paysage, comme à l'échelle de la machine qui a laissé son empreinte. C'est le fragment qui, arrangé, devient une métaphore du modelage et de la sculpture. Ce qui m'intéresse, c'est ce qui survient à travers la transformation, et non l'idée de donner l'illusion du réel. » Cette transformation se retrouve dans *Sans titre* de 1999, pièce composée de bottes de paille rondes serties dans de splendides coffres en Altuglas transparent. L'opposition entre le fini parfait du Plexiglas et la texture naturelle et chaude de la paille crée une disjonction puissante. Didier Marcel est donc bien un sculpteur. La matière, les poids, les masses et l'espace sont au cœur de sa pratique. Au travail classique sur la forme, Didier Marcel a substitué l'idée que le monde réel est un gigantesque réservoir de possibilités qu'il convient d'identifier, de prélever et de réarranger. Didier Marcel n'est pas pour autant un artiste du ready-made. L'intérêt de chaque objet prélevé réside dans les possibilités formelles qu'il induit. Le prélèvement ne vaut que transformé. Il ne faut pas s'étonner de



si de confiance en soi. L'ampleur nécessite au préalable d'avoir clairement défini un vocabulaire et une syntaxe. C'est ce qu'il a fait durant une dizaine d'années, entre 1985 et 1994. À cette époque, il a produit des dessins puis une série de sculptures de dimensions réduites ; quelques animaux en plâtre, la reconstitution en carton peint d'objets, telle une agrafeuse. Surtout, il a réalisé ses premières maquettes de paysages puis d'architectures, série d'œuvres qu'il poursuit de nos jours. C'est d'ailleurs l'une d'elles (un entrepôt industriel) qui nous accueille dans la première salle de son atelier. D'autres projets, certains inachevés, traînent. Au centre, une longue table supporte la réplique (une trentaine de centimètres de haut) d'un arbre réduit à sa structure : un tronc et trois

branches en porte-à-faux, le tout d'un bleu profond, presque criard. Un paquet de chaînes en laiton repose sur le coté. Elles constitueront le feuillage d'une œuvre monumentale évoquant par sa silhouette la frêle ossature des saules pleureurs. Rien n'est totalement fixé ; ni la couleur, ni les dimensions. Problème de contexte. Didier Marcel hésite encore sur les caractéristiques de la pièce, destinée à orner le siège régional de France 3. Longuement, il commente certains choix possibles, s'enquiert de nos préférences. La discussion est vive, ouverte, ponctuée d'éclats de rires. Chaque argument est développé, soupesé, confronté à d'autres réalisations. La logique de l'artiste se révèle imparable. Pour nous convaincre, il nous conduit à la seconde salle avec ses dizaines d'œu-

Ci-contre, en haut : *Sans titre*, 1999, paille de blé, Altuglas, Ø 120 cm (collection Fonds municipal d'art contemporain, Paris).

Courtesy galerie Michel Rein, Paris). En bas : au cœur des deux ateliers de Didier Marcel trône une batterie : à la fois forme que l'artiste aime regarder et objet pour se défouler musicalement (©Philippe Chancel).

Didier Marcel, sculpteur de la terre

le voir amplifier certaines tensions : trivialité de la nature/espace aseptisé de la galerie, autorité de l'œuvre/interprétation ouverte du spectateur. Seule constante : un dialogue à distance avec l'histoire de l'art. Didier Marcel en convient et cite volontiers certaines de ses créations, échos lointains et symboliques des scènes paysannes de Millet, des meules de Monet mais aussi des réalisations de Tinguely ou d'autres artistes plus contemporains, de films... Ces strates de significations se retrouvent par exemple dans *Sans titre* (2005), constitué d'un tas de bûches de bouleau dont les extrémités, magnifiques, sont en inox poli. L'ordre faussement aléatoire des bûches, l'opposition entre la matière brute de l'écorce et les embouts luxueux, la manière dont la sculpture occupe savamment l'espace, autant de signes qui brouillent la vision. Tantôt évocation ironique du besoin de luxe de l'art contemporain (avec pour modèles les *concept stores* haut de gamme qui façonnent notre imaginaire), tantôt renvoi amusé à une ruralité oubliée, l'œuvre place l'ambiguïté au cœur de l'histoire de la sculpture. Les réalisations de Didier Marcel ne véhiculent donc aucun message, ne dressent ni un constat amer, ni un commentaire désabusé sur notre monde. Elles ne sont que des formes, des objets entretenant une parenté forte avec le réel, esquissant ainsi de multiples niveaux de lecture. À chacun d'y voir, selon sa culture, son passé, de probables échos de ses préoccupations. C'est notamment le cas de ses maquettes, simples réductions de bâtiments industriels sans intérêt et parfois même en ruines. Seul le piédestal montre qu'il s'agit d'une œuvre, évocation distanciée d'un réel que nous ne voyons plus.

Ci-contre, en haut : *Sans titre (campus)*, 2007, tapis, pure laine tufté main, système rotatif, inox poli, 142 x 95 x 72 cm (collection privée. Courtesy galerie Michel Rein, Paris). En bas : dans l'espace de travail même, ce moule pour un tronc d'arbre, avec la section des branches comme autant de protubérances (©Philippe Chancel).



visite d'atelier



Ce même principe se retrouve dans son exposition de Monaco, but de notre voyage dans son univers. En ce milieu d'été, il en règle les détails. Les œuvres sont presque achevées. Ses assistants y travaillent. Autour d'un verre, il commente l'aventure : « Jean-Louis Froment, le directeur artistique de l'exposition, voulait un projet ambitieux. L'idée d'une pièce unique et monumentale s'est vite imposée. Seule vraie difficulté : comment intégrer les espaces complexes du musée, comment jouer avec ? ». Longuement, il revient sur la ville, sur cette fameuse architecture d'une affligeante banalité.

Les palmiers de Monaco

Même les espaces du musée posent problème. Peu ou pas d'ouverture, des piliers, un plafond hideux. Un gigantesque palmier des jardins du Casino lui a fourni l'impulsion initiale. « L'œuvre est née de la décision de mouler le tronc. Trois épreuves identiques sont actuellement réalisées et seront installées à l'horizontale sur des tréteaux d'acier très fin. Le travail de moulage en résine fut extrêmement long et complexe. Actuellement, nous réalisons à quelques kilomètres d'ici les tirages. Au final, chaque tronc sera floqué en blanc (le flochage consiste à coller à haute pression des

fibres sur un objet, lui donnant un aspect velouté et fibreux). Des embouts en inox sont prévus. J'imagine aligner horizontalement les trois troncs, répondant ainsi à la géométrie de la baie que j'ai redessinée. Ces trois palmiers seront ainsi présentés comme le sont les objets de luxe que l'on a l'habitude de voir. » L'après-midi se prolongeant, l'artiste nous montre les autres pièces qui interviendront en complément. Le souci du détail est hallucinant. Rien, vraiment, n'est laissé au hasard. Un perfectionnisme qui se confirme lorsque quelques heures plus tard, nous rejoignons ses assistants sous un hangar dans la campagne bourguignonne. Du moule, vient de sortir le premier tronc ; les imperfections sont multiples. Lentement, Didier Marcel intervient et pointe les endroits où il faut corriger. Il nous fait alors remarquer que la copie ne doit jamais ressembler exactement à l'original. Les imperfections font partie du processus artistique et confèrent à l'œuvre toute son épaisseur. Toujours ce refus de copier servilement... Tout se joue dans l'écart et la capacité de la pièce à osciller entre un pur objet (une pure sculpture) et l'évocation de ce qui fonde le paysage : un morceau de territoire lié à une communauté. ■

bloc-notes

À VOIR

■ L'exposition « Didier Marcel, Prix international d'art contemporain de la Fondation Prince Pierre de Monaco », à la salle du Quai Antoine-1^{er} (4, quai Antoine-1^{er}, Monaco - 377 98 98 85 15 - www.fondationprincepierre.mc) jusqu'au 16 novembre.

■ L'exposition des quatre nominés du Prix Marcel Duchamp dans la Cour carrée du Louvre durant la Fiac, du 23 au 26 octobre. Le lauréat bénéficiera d'une exposition personnelle au Centre Pompidou, au printemps 2009.

■ *Pendula*, fontaine publique de Didier Marcel et Olivier Vadrot, inaugurée le 23 septembre, square Victor-Lemoine à Delme (57590).

À LIRE

■ *Didier Marcel*, ouvrage collectif, éditions Les Presses du Réel, 2006 (340 pp., 35 €).

Ci-dessus, à gauche : *Sans titre*, 2005, tronçons de bouleau, acier inox poli, dimensions variables (coll. Frac Ile-de-France. Courtesy galerie Michel Rein, Paris). © Ilmarinen Kalkkinen). À droite : vue de l'exposition au Centre d'art contemporain Le Spot, Le Havre, 2005 (Courtesy galerie Michel Rein, Paris).

Page de droite : *Sans titre*, 2003, résine polyester floquée, inox poli, moteur électrique, Ø 320 cm chacun (collection Frac Auvergne. Courtesy galerie Michel Rein, Paris).

